
Sur le rapport population/mpc

Bases pour la critique de ladite question immigrée

Introduction

Le temps est venu pour le communisme scientifique de poser quelques jalons dégagés des pulsions passionnelles -inévitables et compréhensibles au demeurant- à propos de la "question immigrée". Les débats animés par les différents partis du capital sur les concepts de nation, citoyenneté, droit du sol/droit du sang, intégration/séparation, tolérance, identité, droits civils des étrangers, différence/assimilation etc., sont désormais systématiquement suivis par des mesures anti-étrangers haïssables, terriblement pratiques et efficaces, qui n'ont rien de nobles ou de philosophiques. Les sociétés civiles des pays forts du mpc¹ sont malheureusement sensibles aux arguments agités à dessein par les cercles de propagande des classes dominantes du fait de l'absence persistante de la classe exploitée du théâtre de la lutte des classes. Le cerveau collectif du capital a forgé ces arguments bien avant de les utiliser. La Commission Trilatérale² avait, par

¹Mode de production capitaliste.

²Important organe de coordination et de réflexion prospective de fractions non marginales des trois aires centrales du mpc.

exemple, "prévu" dès 1974, que le signe dominant des années '80 et '90 serait le retour de la nation, de la religion, des particularismes en tout genre, derrière lesquels se profileraient les interminables séries de conflits armés d'intensité variable. Ainsi, après la grande peur du cycle des luttes économiques de la période '60-'76, la bourgeoisie décrétait la disparition imminente, et advenue depuis, du prolétariat cherchant pratiquement son indépendance politique, noyé et dilué dans l'océan des affrontements raciaux, religieux, nationaux etc. La fin du siècle s'annonce, d'après nos ennemis de classe, sous les meilleurs auspices de l'unité nationale, confessionnelle, raciale ... retrouvée autour de valeurs "vraies", en réalité méta-historiques, mythiques, créées de toutes pièces *ad usum*; sur fond de disparition du prolétariat en tant que classe pour soi. L'habillage idéologique de ces combats "pour les valeurs" peut paraître nouveau à un oeil inexpérimenté, mais, en fait, il est fabriqué à partir de vieux chiffons qui ont maintes fois servi à la tâche. Des chiffons qui dans un passé pas si lointain ont conduit les ouvriers à s'entre-tuer lors de deux massacres mondiaux. Aujourd'hui, l'apprentissage aux prochaines destructions se fait aussi par ce biais. L'entraînement au combat discipliné derrière les drapeaux de sa propre bourgeoisie emprunte la voie particulière de l'évocation d'un ennemi intérieur et/ou extérieur. Au nom de la démocratie, de l'ordre, de Dieu, de la modernité laïque, de la défense communautaire, de l'intégration nationale, de la tradition conservatrice ou encore de la marche du progrès, les classes dominantes envoient des signaux clairs à la société civile afin qu'elle fasse bloc autour d'elles coûte que coûte, à la vie -jamais-, à la mort -certainement. A la haine intime, personnelle de l'autre les exploités du monde entier n'ont pas opposé la haine collective de classe, pourtant ô combien urgente et nécessaire pour que cesse, à jamais, la première. La "question immigrée" flotte au beau milieu de cette mare idéologique et de ces conflits, elle en est, en tant que telle un produit de choix ayant pour fonction de les alimenter et de les étendre. L'immigré, tantôt bon tantôt mauvais, tantôt intégré tantôt réfractaire, tantôt civilisé tantôt sauvage, tantôt nécessaire tantôt superflu voire nuisible et dangereux, est la proie privilégiée de tous les chiens de garde politiques, religieux, associatifs du capital dont l'objectif -avoué ou pas peu importe- est bien de le transformer en un problème, de créer la "question" qui porte leur nom. Approfondissant sciemment les différences ethniques, confessionnelles, de moeurs, culturelles etc., l'Etat multiplie les agressions légales et illégales et fait monter la pression sur les communautés immigrées pour qu'elles se plient à lui donner sans relâche des gages de loyauté, d'assimilation, de fidélité. Telle est la règle imposée du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest du monde capitaliste, se déclinant en d'innombrables combinaisons spécifiques. Le

prolétariat subit partout les rudes attaques de l'une ou l'autre de ses fractions sans réagir à la hauteur de l'affrontement. Il se divise même de plus en plus fréquemment pour rejoindre en nombre les bataillons vociférateurs des factions bourgeoises antagoniques. Pour leur part lors de ces affrontements, les classes moyennes traditionnelles, mais aussi, dans une proportion conséquente, les couches intermédiaires salariées modernes, occupent le haut du pavé au service de leurs maîtres capitalistes et/ou propriétaires fonciers, davantage rassurées par la soumission quasi totale dont les ouvriers font encore preuve. Les classes dominantes, y compris leurs composantes les plus liées au marché mondial, celles qui par ailleurs se disent cosmopolites, ouvertes et tolérantes, en ces temps sombres de crises et de guerres impérialistes, regardent d'un oeil approbateur la redécouverte des sentiments patriotiques, même si celle-ci se fait à l'aune de la xénophobie et du racisme. Ces champions des droits de l'homme, de la fraternité entre les peuples et du respect de l'autodétermination sont trop occupés -et intéressés- par la restauration d'une entité étatique forte et puissante pour se soucier des modalités "barbares" par lesquelles la nation se renforce. Etat fort et société civile diligemment rangée derrière lui, voilà deux conditions nécessaires, vitales presque, de la résistance capitaliste aux puissantes secousses d'une compétition économique scandée par de graves dévalorisations généralisées, par la dégénérescence des conflits marchands, du mouvement concurrentiel classique "normal" en guerres ouvertes. Le capital se re-territorialise, se réfugie dans les bras virils de son appareil armé et appelle l'ensemble des classes dont la société est constituée à faire bloc autour de lui contre ses concurrents d'aujourd'hui et ses ennemis de demain. En dépit de la démoralisation ambiante dans les rangs des prolétaires conscients, les communistes ne doivent pas cesser de répéter que cet état de fait est lié à l'absence persistante d'indépendance politique des exploités et des opprimés, mais qu'il est réversible. Mieux, il sera à terme renversé, comme l'indique la théorie marxiste invariante. A l'heure actuelle il incombe aux formations communistes qui veulent préparer le futur radieux du resurgissement ouvrier d'étayer cette prévision, de conforter la nature scientifique de cette certitude par un travail d'analyse, de décryptage des données brutes que la réalité secrète afin de les placer en une chaîne logique confirmant celle-ci. L'articulation de ce travail suit la séquence des faits historiques et prend la forme du bilan. Ainsi, conformément à ces paramètres, traiter de ladite question immigrée est un moment particulier de l'activité communiste intégrale visant à favoriser le processus objectif d'unification révolutionnaire du prolétariat mondial. Cette vérification ne saurait emprunter des conceptions, des idéologies, des objectifs et des revendications à une quelconque fraction bourgeoise ou petite bourgeoise

"amie du peuple immigré". Toutes, chacune à sa manière et avec son efficacité propre, tôt ou tard, contribuent à la constitution de la colonne vertébrale belliqueuse de l'Etat, qu'il soit d'ici ou d'en face. Par conséquent, ce texte aspire à mettre à la disposition des éléments avancés du prolétariat quelques réflexions générales, qui ne sont pas issues et se situent hors des disputes et des débats qui traversent et agitent les lignes de nos adversaires de classe à ce sujet. La finalité évidente de ces disputes idéologiques se résume en effet en une oeuvre de dissimulation, de mystification de division et de tromperie à l'adresse des classes subalternes pour mieux cacher, derrière un dense réseau de faux arguments, appuyés sur des données partiales et tronquées, la réalité crue de la polarisation en classes de la société et de leurs rapports productifs en devenir. Le but de ce travail n'est donc pas d'intervenir dans la querelle toute bourgeoise sur la manière et les instruments les plus appropriés de "traiter" la dite question immigrée, afin de proposer une improbable "solution" marxiste au problème. Il s'agit plutôt, d'une part de rappeler les termes théoriques généraux du rapport population/mpc, d'autre part de les appliquer à l'examen de la situation concrète d'un pays capitaliste central tel la France pour y lire sous cette lumière les faits relatifs à l'immigration de forces de travail supplémentaires. Nous envisageons la France parce qu'il s'agit d'une vieille puissance coloniale, pays de deuxième rang du mpc, terre d'élection du Politique et aujourd'hui encore à l'avant-garde de la guerre étatique aux prolétaires immigrés. C'est par rapport à cela et dans ce sens précis que le communisme nie à la racine les deux termes constitutifs de la "question immigrée". La catégorie "immigré", comme toute autre qui prétendrait se superposer aux classes, n'existe pas, de même que, du point de vue du prolétariat révolutionnaire, l'existence de frères venus d'ailleurs, "étrangers", ne pose aucun problème spécial mis à part ceux importés en son sein par les classes dominantes afin de retarder son unification politique. Agiter ainsi des revendications telles la fraternisation entre "nationaux" et "immigrés", la tolérance ou encore le refus des "exclusions" n'a rien à voir avec la ligne de conduite communiste orthodoxe. Le seul but véritable reste donc le combat pour retrouver l'unité politique du prolétariat la plus grande et la plus étendue, sachant se décliner en des mots d'ordre à caractère général et particulier qui lui sont rigoureusement fonctionnels. Pour la classe ouvrière indépendante personne n'est vraiment d'ici et personne n'est tout à fait d'ailleurs mais tous occupent une place déterminée dans les rapports sociaux de production et c'est cela qui guide en dernière instance les comportements individuels et collectifs. A la "question" des prolétaires étrangers posée par les Etats capitalistes qui, à mesure de la gravité des crises et des conflits armés inter-bourgeois, se mue à vive allure en une

guerre civile larvée dont ils sont la cible, les ouvriers avancés et les organisations qui en sont l'expression répondent par l'activité unificatrice de leur classe par-delà les différences de nationalité, de race, de croyance religieuse et de sexe avec l'objectif de parvenir dans les délais les plus courts à la mort violente du capitalisme. A la tentative d'embrigader une fraction du prolétariat contre une autre, ils dénoncent cette guerre comme visant l'ensemble des exploités et des opprimés. Aux attaques contre les prolétaires immigrés, ils appellent la totalité de la classe à avoir un comportement réellement solidaire et fraternel.

.....

Population nécessaire et superflue dans le capitalisme

Lorsque la bourgeoisie fait référence et prône la régulation et la maîtrise des flux migratoires et des "stocks" de main-d'oeuvre étrangère, elle évoque implicitement l'exigence d'établir une "juste" proportion, un bon rapport entre population et richesse disponible, mieux, entre quantités données de biens et êtres humains qui les produisent et les consomment dans un cadre spatial et temporel défini. Ce rapport a été différemment perçu et formalisé en lois divergentes, par les économistes bourgeois mais il a représenté de tout temps l'un de leurs champs théoriques privilégiés. La doctrine marxiste, tout en reconnaissant la place de choix, a maintes fois croisé le fer à ce propos avec les penseurs bourgeois pourtant parfois parvenus à des conclusions correctes quoique incomplètes, notamment ceux se rattachant à l'école de l'économie politique classique³. Nous allons suivre le tracé scientifique que Marx-Engels indiquent à partir de la relation générale pour remonter jusqu'à la connaissance des lois spécifiques au mpc. Deux concepts s'imposent d'emblée :

1. - sur un plan général *"la population est une abstraction si je néglige, par exemple, les classes dont elle se compose"*.

(MARX. Grundrisse. T.I. P. 34. Editions Sociales)

2. - sur un plan spécifique au mode de production actuellement dominant *"la population dépend du capital"*.

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P.148. Editions Sociales)

En décomposant la population en classes, on intègre ipso facto la relation déterminée entre richesses disponibles, leur production et leur consommation, entre classes créatrices de richesse et classes improductives (qui, toutefois, occupent une place précise dans la circulation et la consommation des biens). On découvre également les liens qui rendent solidaire un ensemble social, qui, en des proportions de classes tour à tour données, lui permettent de démultiplier la

³ Barton et Ramsay en tête.

⁴ Les citations sont en italiques.

puissance productive globale bien au-delà de la simple addition des forces individuelles existantes.

"Car la richesse réelle est la force productive développée de tous les individus."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 196. Editions Sociales)

Aussi, en déclarant la primauté du capital et de son rapport de production sur la population à l'époque de sa domination on met l'accent sur la forme sociale revêtue par la richesse et on ouvre la voie, dans l'univers de la théorie, à la compréhension de la place mouvante occupée par ses différentes parties au sein de ce même processus de production de la richesse. Population nécessaire et superflue⁵ se définissent historiquement d'après la forme sociale de la richesse qui prévaut, ou encore, le mode de production de la richesse provoque la dislocation en perpétuelle redéfinition de la population en utile donc nécessaire à cette fin, et inutile donc superflue.

"Pour différents modes de production, il existe différentes lois d'accroissement de la population et de la surpopulation; cette dernière est identique au paupérisme. "

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 196. Editions Sociales)

Déjà à la lumière de ce qui précède, en renvoyant cependant à de plus amples explications dans la suite de ce travail, la revendication bourgeoise d'une gestion serrée des flux migratoires et des quantités de forces de travail supplémentaires importées doit être insérée dans l'action visant à fournir les meilleures conditions subjectives possibles à la valorisation du capital, à l'accroissement de la richesse en forme de valeurs. De même que, en d'autres moments de l'histoire de ce mode de production, la plainte des classes dominantes déplorant un apport insuffisant de population étrangère active doit être lu à l'aune de cet impératif absolu.

⁵ Pour une application de ces concepts à une situation concrète, le lecteur pourra se reporter à notre article "Le spectre des émeutes de L.A. vient hanter le rêve américain déjà mis à mal par la profondeur de la crise et la persistance du marasme économique. " M.C. n°4 Hiver 92/93.

"La surpopulation, qui repose sur une base de production déterminée, est donc tout aussi déterminée que la population adéquate. Surpopulation et population réunies constituent la population qui peut engendrer une base de production déterminée. "

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 95. Editions Sociales)

"La masse de la population laborieuse et le degré de productivité du travail déterminent et la reproduction du capital et celle de la population."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 645. Editions Sociales)

S'il incombe au capital de scinder la population en nécessaire et surnuméraire relativement aux exigences de son accumulation, il n'en demeure pas moins que c'est le travail social de la fraction productive de celle-ci et sa puissance créatrice acquise qui permettent à leur tour la pérennité de la valorisation maximale du capital. Ce qui différencie à ce propos le capitalisme des modes de production qui l'ont précédé, c'est que celui-ci ne procède pas en posant préalablement une masse donnée d'êtres humains pouvant survivre dans certaines *conditions de la communauté*; la masse générale de population était, en ces temps "fixée en amont" à partir d'une quantité de biens consommables figée pour un délai indéfini. Car

"... dans toutes les formes de production antérieures, ce n'est pas le développement des forces productives qui constitue la base de l'appropriation, mais un rapport déterminé aux conditions de production (formes de propriété) qui apparaît comme limite préalablement posée pour les forces productives, rapport qui n'a qu'à être reproduit, il est d'autant plus nécessaire que le développement de la population, qui résume le développement de toutes les forces productives, rencontre une limite extérieure et apparaisse ainsi comme quelque chose qui doit être limité."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 95. Editions Sociales)

En revanche

"... c'est uniquement dans le mode de production fondé sur le capital que le paupérisme (la surpopulation) apparaît comme résultat du travail même et du développement de la force productive du travail."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 94. Editions Sociales)

Les sociétés pré-capitalistes, indépendamment du degré différent de développement des forces productives atteint, n'ont pas comme finalité l'essor de ces dernières : produit social du travail de l'homme, elles s'opposent pourtant à celui-ci lorsqu'il accroît sa puissance de manière à menacer l'ordre établi des rapports juridiques de propriété. Dans ce cas la formation sociale est une entrave permanente, un obstacle mille fois franchi et mille fois rétabli, à l'activité créatrice de l'être humain; la conservation des rapports sociaux présuppose l'endiguement de la force productive de l'homme qui à son tour agit en formidable dissolvant de ceux-ci. L'affrontement continu entre classes dominantes et travail est la marque distinctive des modes de production pré marchands. Ainsi, l'expansion numérique de la population étant synonyme d'accroissement de sa faculté créatrice de biens, elle était considérée comme une grave calamité par les pouvoirs successifs en place, était subie comme un fait éminemment déstabilisant.

"Toutes les formes de société antérieures sont mortes du développement de la richesse -ou, ce qui revient au même, des forces productives sociales."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 32. Editions Sociales)

A l'opposé, le capital base sa prise du pouvoir politique et la transformation conséquente des règles juridiques sur la supériorité avérée de son mode de production, acquise grâce au développement des forces productives du travail dissolvant l'ancien régime et ses rapports sociaux. La dynamique spontanée de la coopération des hommes, ayant la finalité de la production de biens, est le pivot qui fait basculer la société dans les bras du capital et est aussi son moteur. Le mpc doit donc son instauration à l'accroissement des forces de travail disponibles, à l'accroissement de la population tout court.

"Si nous considérons la production fondée sur le capital, ce qui apparaît, en termes absolus, comme condition de cette production, c'est la grande masse absolue de travail nécessaire associée à la plus grande masse relative de surtravail. Apparaît donc comme condition fondamentale : l'accroissement maximal de la population, -de la quantité de puissances de travail vivantes. Si nous considérons en outre les conditions de développement des forces productives et des échanges, nous retrouvons : division du travail, coopération, observation généralisée qui ne peut procéder que d'un grand nombre de têtes,

science et le plus grand nombre de centres d'échanges- tout cela étant synonyme d'accroissement de la population."

(MARX. Grundrisse. T. II. P.P.. 98-99. Editions Sociales)

Le capitalisme, dans sa recherche fébrile de nouvelles énergies humaines à exploiter, favorise la multiplication de la population, mais la loi de l'accumulation du capital lui impose de les utiliser à la condition qu'elles donnent le maximum de plus-value relativement à leur coût de reproduction et d'expansion; de la sorte, le capital, dont le présupposé est l'accroissement de la population, installe une limite à cette circonstance dont il dépend par le déroulement spécifique de son mouvement (valorisation). Le mpc, pourtant posé par les forces productives de la population, détermine le niveau nécessaire et suffisant de leur développement et les dimensions acceptables de l'accroissement du nombre absolu des êtres humains : en d'autres termes il crée à son tour une surpopulation, une population inutile, superflue. Ces deux lois de la population du mpc, l'une propre à toutes les sociétés divisées en classes, l'autre lui étant spécifique, peuvent être résumées comme suit :

1. - le mpc reconnaît l'accroissement de la population comme condition fondamentale de son établissement et sa reproduction

2. - l'accroissement de la population est entravé par la forme-valeur de la richesse en général et par le mouvement d'autovalorisation du capital en particulier (création d'une surpopulation) Ces deux lois agissent en même temps et s'entrechoquent, l'une ou l'autre prévalant d'après l'époque du mpc et le moment particulier du cycle industriel. Leur mouvement contradictoire dessine les contours historiques et conjoncturels de la relation de la population en tant que totalité à ses deux parties, nécessaire et excédentaire. Le lieu de naissance de cette contradiction c'est le procès immédiat de production du capital, dont elle traduit à l'échelle de la société dans son ensemble, de la population globale, le rapport antagonique fondamental entre travail nécessaire et surtravail. L'existence de la population surnuméraire en particulier révèle et dénonce la nature hostile à la communauté humaine du mpc et le range de façon irrévocable parmi les modes de production inaptes à permettre que la force productive de la société s'épanouisse pleinement. En effet, périodiquement, cycliquement le capital est amené à en détruire une portion plus ou moins importante afin que son accumulation puisse reprendre et atteindre de nouveaux sommets. La persistance, dans le royaume de la marchandise et de la valeur en procès, de la présence de masses grandissantes d'êtres humains jetés aux orties sonne le glas de son règne,

annonce son dépassement historique et ouvre la perspective d'une société où chaque individu apte au travail puisse y trouver sa place, puisse intégrer à plein titre les rangs de la population nécessaire au développement du genre humain.

"Cependant, si demain le travail était partout limité à des propositions rationnelles, et redistribué dans les différentes couches de la classe ouvrière, selon l'âge et le sexe, la population ouvrière actuelle serait absolument insuffisante pour la continuation de la production nationale à son échelle présente. La grande majorité des travailleurs actuellement "improductifs" devrait être transformée en travailleurs "productifs"."

(MARX. Le Capital. T I. P. 714. P.U.F.)

La société en transition vers le communisme intégral, but actuel affiché du prolétariat révolutionnaire, se chargera donc, par le biais d'une répartition *rationnelle* du travail social sur l'ensemble de la population existante, de balayer, avec l'impératif absolu de la valorisation, l'action simultanée et contradictoire des deux lois permanentes de la population du mpc. En détruisant le barrage irrationnel dressé par la valeur en mouvement contre la croissance débridée des forces productives de la société, le communisme invalidera la fracture au sein de la population et, en incorporant a priori, en amont de son exécution, par le biais de l'établissement d'un plan général, le travail de l'individu à celui de la communauté, il lui rendra d'emblée la faculté d'être socialement utile. Ainsi le travail humain recouvrera enfin le rang qui est le sien d'activité émancipatrice fondamentale et sera de la sorte érigé comme premier devoir envers la société. Le travail comme "droit" et l'oisiveté, l'inactivité forcée du grand nombre auront vécu.

"La condamnation d'une partie de la classe ouvrière à une oisiveté forcée par le surcroît de travail de l'autre, et inversement, devient un moyen d'enrichissement du capitaliste individuel, en même temps qu'elle accélère la production d'une armée industrielle de réserve à une échelle adéquate aux progrès de l'accumulation sociale."

(MARX. Le Capital. T. I. P.P.. 713-714. P.U.F.)

Dans le capitalisme aussi la puissance productive du travail de l'homme donne l'impulsion la plus décidée à l'extension de la masse de la population, y compris cette fraction qui, quoique excédentaire, n'en est pas moins utile à la reproduction

de la formation sociale. Ainsi la surpopulation est un concept empreint de relativité : premièrement, car il est étroitement connecté à l'existence des sociétés classistes, deuxièmement parce que la présence de légions de surnuméraires sert l'accumulation, favorise l'exploitation de la population ouvrière nécessaire.

"Avec l'accumulation du capital qu'elle produit elle-même, la population ouvrière produit donc en un volume croissant les moyens de sa propre surnumération relative. C'est une loi de la population propre au mpc."

(MARX. Le Capital. T. I. PP. 707-708. P.U.F.)

La montée en cadence et en intensité du travail social, dans le capitalisme, expulse, en rapport égal à la valorisation, des forces vives qui avant étaient nécessaires. Usées ou encore aptes à fournir une prestation d'oeuvre, peu importe, elles sont maintenant de trop pour que l'accumulation puisse se poursuivre sans altérer le rapport entre capital variable et plus-value, la relation -au sein du procès de production immédiat- entre la masse de travail dont le produit est consacré à la reproduction de la classe ouvrière et celle qui se transformera en profit pour le capitaliste. La cause du cannibalisme qui marque à vif le travail nécessaire réside dans sa détermination capitaliste; il ne s'agit guère du travail immédiatement nécessaire à la société mais de travail non générateur de profit, bien que générateur de nouvelle valeur (celle qui servira à reconstituer le capital variable). Nécessaire non pas au sens de socialement utile mais nécessaire au sens d'incontournable : compressible à mesure directe de sa productivité mais qui ne peut pas être complètement supprimé sous peine d'anéantir, avec lui, le surtravail, véritable mobile du capital au moment de la consommation productive de la force de travail.

"C'est donc une conséquence nécessaire de la croissance du surtravail par rapport au travail nécessaire qu'une certaine partie de la puissance de travail, c'est-à-dire du travail nécessaire à sa reproduction, soit posée comme superflue. La diminution du travail relativement nécessaire apparaît comme augmentation de la puissance du travail relativement superflue, donc comme mise en place d'une surpopulation. Si celle-ci est conservée, ce ne sera pas à partir du fonds de travail, mais du revenu de toutes les classes. Ce ne sera pas par le travail de la puissance de travail elle-même, ce n'est plus par la reproduction normale, comme travailleur, mais comme être vivant, qu'il est maintenu en vie par la grâce des autres; il devient donc un gueux et un pauvre;

ne subsistant plus par son travail nécessaire, c'est-à-dire par l'échange de celui-ci contre une partie du capital, il est tombé en dehors même du rapport apparent d'échange et d'indépendance; deuxièmement : la société se charge, par parties aliquotes, d'assurer pour Monsieur le capitaliste l'entretien de son instrument de travail virtuel -l'usure de celui-ci- tenu en réserve pour une utilisation ultérieure. Le capitalisme se décharge des frais de reproduction de la classe ouvrière et paupérise ainsi, partiellement pour son propre profit, une partie de la population. D'un autre côté, étant donné que le capital se reproduit constamment comme surcapital, il tend autant à poser ce paupérisme qu'à l'abolir. Son action prend deux directions opposées : c'est tantôt l'une tantôt l'autre qui prédomine."

(MARX. Grundrisse. T. II. P.100. Editions Sociales)

Les pauvres contemporains sont un pur produit, un fruit mûr de la richesse exorbitante amoncelée à une extrémité de la société sous la forme de valeur se valorisant. Excédentaires pour cause de valorisation, ils le sont en fonction directe de la masse de surcapital existante, du niveau atteint par l'accumulation du capital. A l'inverse des sociétés à mode de production précapitaliste, aujourd'hui ce ne sont plus des conditions extérieures à la production et à la capacité créatrice avérée de la formation sociale qui entaillent en profondeur la chair du corps humain collectif en le scindant en portions indispensable et superfétatoire. C'est la surproduction, la production en quantités surabondantes de valeurs et pas la sous-production, la pénurie persistante de valeurs d'usage maintenue et entretenue par des rapports sociaux trop étroits, qui engendre la pauvreté. Le capitalisme, néanmoins tributaire de la productivité du travail social, la retourne contre la société en dévitalisant une fraction. A partir de là, la survie de cette partie maudite de la population ne lui appartient plus : même la liberté formelle de vendre sa faculté productrice contre salaire lui est interdite et l'existence se mue en un long calvaire de recherche d'aumônes, de soumission, de perte de dignité. Les "nouveaux pauvres" sont désormais livrés au bon coeur de l'Etat, des curés, des gens sensibles. La société civile et les institutions du capital entretiennent ainsi des êtres humains diminués mais toujours potentiellement disponibles au travail salarié. La tendance à grossir démesurément les phalanges de surnuméraires correspond à celle parallèle de la réduction du travail nécessaire relativement au surtravail, mieux, elle en découle et les deux procèdent du développement des forces productives du travail social sous la contrainte du mpc.

"L'expression surpopulation se rapporte exclusivement aux puissances de travail, donc à la population nécessaire; c'est un surplus de puissances de travail. Mais cela découle tout simplement de la nature du capital. La puissance de travail ne peut effectuer son travail nécessaire qu'à la condition que son surtravail constitue de la valeur pour le capital, qu'il puisse le valoriser pour lui. Par conséquent, dès lors que ce pouvoir de valorisation est entravé par tel ou tel obstacle, 1) la puissance de travail elle-même apparaît extérieure aux conditions de reproduction de son existence; elle existe sans ses conditions d'existence et est donc une gêne pure et simple; consiste en besoins sans les moyens de les satisfaire; 2) le travail superflu n'étant pas nécessaire, le travail nécessaire apparaît du coup comme étant superflu. Il n'est nécessaire que dans la mesure où il est une condition de la valorisation du capital... Comme l'évolution des forces productives qu'impose nécessairement le capital consiste à augmenter la proportion de surtravail par rapport au travail nécessaire, ou encore à diminuer la part de travail nécessaire requise pour une quantité de surtravail donnée, il faut donc que, pour une quantité donnée de puissance de travail, la partie du travail nécessaire utilisée par elle diminue sans cesse, ou encore qu'une partie de ces puissances de travail devienne superflue, puisqu'une partie de celle-ci suffit à effectuer la quantité de surtravail qui avait nécessité précédemment l'utilisation du tout."

(MARX. Grundrisse. T. II. P.P. 99-100. Editions Sociales)

Ainsi le signe de l'aberration poursuit le capital jusqu'à l'intérieur de ses entrailles les plus profondes et vitales, dans le procès de travail qui porte son nom; le travail nécessaire, comprimé à l'extrême, et le surtravail, étendu autant que possible selon les conditions objectives et subjectives de la production, s'opposent et s'affrontent d'abord dans l'usine et au sein de la population ouvrière nécessaire, puis à l'échelle de toute la société entre fraction nécessaire et surnuméraire de la force de travail. La population ouvrière nécessaire, dont, au demeurant, la croissance en nombre ne s'interrompt jamais, est soumise à la poussée de sa propre productivité qui à terme en rend une portion obsolète, inutilisable dans l'environnement du mpc : plus se rétrécit le salaire relatif (rapport entre salaire et plus-value, inverse du taux d'exploitation), davantage de fractions de la classe exploitée occupée sont précipitées hors de la production. Le travail nécessaire, à mesure qu'il abandonne des portions au surtravail, voit transformer certaines autres de ses portions en travail superflu; voilà la contradiction interne au procès de production immédiat à désinence capitaliste et

voilà comment, pareillement, du travail nécessaire on parvient à la surpopulation générale sous le capitalisme. La dimension du progrès, dans ces circonstances, s'en trouve déformée, car sa mesure se résume à la grandeur atteinte par la paupérisation, engendrée par la qualité créatrice du travail social. Face à l'immense entassement de richesse en forme-valeur se lève une armée de gueux, de pauvres, d'ouvriers désœuvrés, de prolétaires sans raison sociale.

"Un pays est [d'autant] plus riche que sa population productive est réduite par rapport au produit total; tout comme pour le capitaliste individuel, moins il a besoin de travailleurs pour produire le même surplus, tant mieux pour lui. Le pays est d'autant plus riche que la population productive est réduite par rapport à l'improductive, à production égale. Car le chiffre relativement faible de la population productive ne serait alors qu'une façon d'exprimer le degré relatif de la productivité du travail."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. I. P. 254. Editions Sociales)

Le prolétaire passe indifféremment à travers les étapes de l'emploi -nécessaire à la production de la nouvelle valeur-, du chômage -excédent, relativement au bon dosage entre facteurs objectifs (travail cristallisé) et subjectif (main d'oeuvre) de la production qui permettent la valorisation maximale du capital avancé-, de la disponibilité renouvelée au salariat -virtuellement nécessaire à l'emploi productif du surcapital ou encore au travail improductif dans le secteur de la circulation qui se gonfle proportionnellement à la hauteur de l'accumulation; sa condition est réversible mais toujours tendant vers plus de précarité, plus de productivité et plus de malléabilité. Même lorsqu'il est de trop par rapport aux besoins productifs du capital, quand il est expulsé du procès de travail, il doit se tenir prêt au labeur sous peine d'être définitivement décroché du salariat. Rien à voir donc avec ces quelques couches de parasites sociaux, de paresseux patentés qui tout au long de leur vie peuvent se passer d'être filtrés par le marché du travail. Ces dernières forment une surpopulation particulière dont il n'est que marginalement question ici. Il s'agit d'oisifs qui se situent, du point de vue de l'analyse des classes, aux côtés *"de la partie industrielle -les capitalistes industriels- de cette surpopulation, ... dont toute l'occupation consiste à consommer les produits d'autrui et à qui il faut, vu les limites de la consommation brute, expédier des produits en partie plus raffinés, sous forme de produits de luxe. Ce n'est pas cette surpopulation d'oisifs que visent les économistes lorsqu'ils parlent de surpopulation. Au contraire -en tant qu'elle est affaire de consommation- elle*

est même considérée par les fanatiques de la démographie comme population nécessaire, et cela à juste titre (de façon conséquente)."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 99. Editions Sociales)

Ces insectes, ces punaises puant le parfum et le fric, ces invertébrés incapables du moindre effort, devraient être considérés comme une honte, un désagréable fardeau pesant sur le corps laborieux de la société, mais, avec le capitalisme, il n'en est rien : ils sont, en tant que consommateurs, c'est-à-dire en tant que moyens de la réalisation de la valeur-capital incarnée dans les marchandises, plus nécessaires au capital que la force de travail inutilisable et inutilisée, seulement virtuellement indispensable, utile à la condition que le surcapital trouve en elle le facteur subjectif adéquat à la valorisation. Ainsi, les prolétaires déclarés comme surnuméraires par un mode de production pourtant fondé sur le travail social ont droit à moins de respect et de considération dans le monde du capital triomphant que ceux, rentiers en tout genre, dont la figure sociale a été léguée au mpc par les sociétés qui l'ont précédé et qu'il avait autrefois mortellement combattu. Pour les premiers, mauvais consommateurs de surcroît, ne reste plus que la charité publique, pour les seconds... le luxe.

* *

Productivité, exploitation et loi de la population

Ce chapitre poursuit la recherche du lien, de la correspondance entre croissance de la population et sa polarisation en nécessaire et en excédentaire dans le mpc. Plus haut a été souligné l'impératif de l'accroissement absolu de la population comme préalable à l'éclosion de l'accumulation capitaliste, puis a été rappelé l'exigence d'une hausse absolue de la partie ouvrière de la population totale afin de garantir la valorisation du surcapital; pourtant, à ce stade de la démonstration, la réciprocité dynamique entre l'un et l'autre demeure encore inexplorée. De nouveau, classiquement, le noyau dur de l'explication est constitué par le développement des forces productives dans le cadre du mpc.

"Si la croissance de la population dépend de la productivité du travail, la productivité du travail dépend de la croissance de la population. Il y a action

réci-proque. Cela signifie, en langage capitaliste, que les produits alimentaires de la population ouvrière dépendent de la productivité du capital, dépendent du fait que la plus grande portion possible de leur produit leur fait face en tant que puissance qui commande leur travail."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. III. P. 287. Editions Sociales)

L'accroissement de la productivité du travail de la fraction ouvrière de la population totale rend possible celui de cette dernière. Du surtravail des uns naissent la reproduction et l'expansion des autres : la classe exploitée crée de toutes pièces la nouvelle valeur qui sert à la fois et en proportion décroissante à sa propre survie et développement comme population ouvrière nécessaire et surnuméraire et, en proportion croissante, à entretenir toutes les autres classes et demi-classes de la société. Cette réalité du capitalisme est perçue par les classes dominantes comme le produit de la faculté productive du capital, comme un attribut, une variable dépendante de son mode de production. Se fondant sur la mystification de la valeur, le capital prétend que la force de travail n'existe que sous la forme-valeur du capital variable et que, au mieux, c'est celui-ci qui a le don exclusif de la création de la nouvelle valeur. Il masque ainsi la nature productive de la consommation des énergies du travailleur durant le procès de production immédiat : il affirme, par ce truchement, que la forme de la richesse (valeur pour l'échange) est tout et que son contenu objectif n'est rien. Le travail est réduit à une abstraction et son caractère concret est tout simplement nié. Le sujet et le prédicat sont inversés car le travail vivant se résume à un élément subsidiaire, dépourvu de vie propre, nécessairement incorporé à la forme marchande de son produit social. Dans la citation qui précède un deuxième point, absolument complémentaire du premier, recouvre une importance égale : pour que le surtravail puisse à son tour s'étendre il faut que la force productive de la société dans son ensemble soit suffisamment développée. Le travail lui-même ne peut se concevoir, à l'époque du mpc, qu'en tant que social, c'est-à-dire concentrant en lui toute la capacité du genre humain de produire collectivement et à dessein -selon un projet- des biens en masse. Dans cette acception particulière la population totale est nécessaire à la production capitaliste, car son élan vital renferme la qualité innée d'accroître sans relâche la richesse existante. Mais une telle vertu n'est pas insensible au nombre, à la quantité : plus il y a d'êtres humains, davantage de densité des relations entre eux s'instaure, plus leur proximité sera grosse d'idées, d'actions collectives, de moyens de coopération d'une intensité démultipliée.

"L'augmentation de la population est une force naturelle du travail qui n'est pas payée..."

(MARX. Grundrisse. T. I. P. 339. Editions Sociales)

L'élévation à la puissance n de la capacité créatrice de la société, inscrite dans son instinct de reproduction, est une caractéristique des conditions générales de la production qui, à l'instar de la fertilité naturelle du sol, ne coûte rien au capital, lui revient de droit sans qu'elle se comptabilise en capital à avancer supplémentaire. Le capital n'est évidemment pas insensible à ce genre de cadeau...

"D'où la tendance du capital tout autant à accroître la population au travail qu'à en diminuer constamment la partie nécessaire (à en remettre constamment une partie en réserve). Et l'augmentation de la population, elle même principal moyen pour diminuer celle-ci. Au fond, tout ceci n'est qu'une application du rapport [du travail nécessaire et du surtravail] à la journée de travail singulière. On y trouve déjà toutes les contradictions exprimées comme telles, bien que sans avoir été comprises, dans la théorie moderne de la population."

(MARX. Grundrisse. T. I. P. 339. Editions Sociales)

La croissance de la force productive de la société rejait sur celle de la population ouvrière au travail et agit, à capital total avancé égal et à durée de la journée de travail individuelle inchangée, dans le sens de permettre de la diminuer en nombre sans encourir une dégrè proportionnelle de la plus-value extorquée. Et réciproquement : dans la mesure où le produit social disponible augmente, la productivité du travail vivant, on l'avait observé précédemment, contribue à l'accroissement de la population totale. L'augmentation de la population globale est ainsi le principal moyen dont dispose le capital pour compresser sa fraction nécessaire, la classe ouvrière, et donc d'étendre à la fois le paupérisme (surpopulation relative) et la richesse sous forme de valeur-capital. Dès ses premiers pas le communisme coupera le contact de cette néfaste *action réciproque* de la population avec et entre ses composantes nécessaire et superflue en installant la fonction réversible (lisible à l'envers) : augmentation de la population / augmentation des forces productives sociales / croissance des moyens d'emploi (d'occupation) / généralisation du travail. A ce moment l'infâme enchaînement capitaliste : augmentation de la population ... / augmentation de

l'exploitation et du paupérisme, -à l'origine entre autres de tous les racismes, de tous les affrontements concurrentiels entre prolétaires et plus globalement entre êtres humains- sera enfin fracassé pour l'éternité. Le troisième trait saillant de l'extrait des Grundrisse recouvre la réduction des lois de la population au rapport qui subsiste à l'intérieur de la journée de travail individuelle entre aliquote nécessaire à la reproduction de la force de travail et celle accaparée gratuitement par le capitaliste. L'usage productif de la force de travail ouvrière dont le pourtour temporel élémentaire est la durée de la journée de travail singulière, se manifeste par la fabrication de marchandises qui, prises chacune isolément ou dans leur ensemble, contiennent, outre la portion réutilisée à la reconstitution des conditions objectives de la production, du temps (dont la valeur monétaire est la mesure d'échange) qui sert à la fois à reconstituer les énergies du travailleur et qui fournit à l'entreprise capitaliste des moyens supplémentaires de développement. Le prolétaire, par son travail productif, reconstitue le capital avancé pour rassembler les conditions objectives de la production (capital constant) et crée de la valeur nouvelle qui lui sera rendue en partie sous forme de salaire (capital variable) afin qu'il puisse être à nouveau prêt au labeur et qui pour le reste se traduira en opportunités de valorisation accrues (surcapital). Ainsi, à l'échelle du capital total et de la société, de même que le capital individuel vise inlassablement à rabaisser la fraction nécessaire du travail vivant, ou, exprimé autrement, la portion du salaire du capital total avancé, pour déployer le surtravail de l'ouvrier, c'est-à-dire le surcapital, on aura baisse de la population ouvrière nécessaire en regard de la surpopulation. Et l'explication de l'équation : hausse du surcapital = baisse de la population ouvrière nécessaire / surpopulation relative (paupérisme), est renfermée dans la dynamique du rapport interne à la journée de travail individuelle entre surtravail et travail nécessaire. Au coeur de toute démonstration : le travail. Cependant, la tendance à la diminution absolue des travailleurs productifs est contrée puis vaincue par la "mise en service" du capital nouvellement accumulé : il se disloquera en capital constant et en capital variable supplémentaires; mais la productivité accrue du travail vivant lui permettra de modifier progressivement la proportion entre l'un et l'autre en faveur du premier. En résumant, il convient de mémoriser ces trois moments cruciaux de la relation capital/population -tous déterminés par le facteur inné du développement de la force productive du travail de l'homme- :

1. - hausse du capital total / hausse absolue de la population ouvrière nécessaire
2. - hausse du taux d'exploitation / hausse absolue de la surpopulation relative

3. - hausse du surcapital / baisse relative de la population ouvrière nécessaire.

Les intersections des trois moments sus-mentionnés aboutissent aux résultats suivants :

1. - croissance absolue de la population nécessaire et de celle excédentaire

2. - rétrécissement gradué de la fraction : population au travail -population superflue (le numérateur s'amplifiant toujours plus lentement que le dénominateur).

A force productive du travail grandissante correspond un double mouvement de progrès numérique absolu de la population ouvrière au travail allant à un rythme descendant et de la surpopulation relative procédant à une cadence ascendante. Généralement le capital est condamné à augmenter en valeur absolue les moyens d'emploi de la force de travail pour "occuper" comme capital le capital additionnel : cela se traduit par un gonflement du nombre des travailleurs productifs dont les rangs sont rejoints par, tour à tour, des jeunes et des femmes auparavant "épargnés", des ouvriers au chômage et des nouveaux prolétaires issus des autres classes (paupérisation et prolétarisation de la société). Par conséquent, pour que la valorisation puisse atteindre son sommet maximal sans rencontrer d'entraves situées au niveau des rapports avec la population, il faut, d'une part, que les dimensions de cette dernière soient appropriées et, d'autre part, -subsidiatement- qu'il s'établisse un "juste équilibre" dans le lien salarial avec le travail. Car, c'est par la fixation d'un montant moyen du salaire susceptible d'assurer la reproduction élargie de la classe ouvrière que le capital social parvient à rendre fluides les rapports sociaux et le marché du travail.

"La population ouvrière peut augmenter lorsque les travailleurs, auparavant improductifs, sont transformés en travailleurs productifs ou lorsque certaines catégories de la population qui auparavant ne travaillaient pas, comme femmes et enfants, paupers, sont intégrés dans le procès de production... Enfin, par un accroissement absolu de la population ouvrière résultant de l'accroissement de la population en général. Si l'accumulation doit être un procès continu, permanent, alors cet accroissement absolu de la population (bien que par rapport au capital employé elle diminue relativement) est une condition. L'accroissement de la population apparaît comme la base de l'accumulation en tant que procès permanent. Mais ceci présuppose un salaire moyen qui permette l'accroissement constant de la population ouvrière, et pas seulement sa reproduction. Pour les cas imprévus, la production capitaliste s'en tire, ne serait-ce qu'en surchargeant de travail une partie de la population ouvrière et

en gardant disponible une autre partie, partiellement ou complètement appauvrie, comme armée de réserve."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 571. Editions Sociales)

Les aléas du cycle industriel, qui perturbent sans relâche le procès qui se voudrait continu de l'accumulation, somment le capital d'ajuster au plus près le salaire ouvrier moyen afin que la bonne combinaison avec le travail soit rapidement retrouvée pour que les interruptions catastrophiques de la valorisation n'atteignent pas de façon irrévocable la reproduction et l'extension numérique du prolétariat. L'armée de réservistes du salariat est un instrument de premier ordre à la disposition du capital pour réguler précisément le niveau du salaire moyen à la hauteur des nécessités des moments distincts de l'accumulation. L'existence de ce corps social prolétarien agit constamment dans le champ du marché du travail en modérant les poussées des rémunérations ouvrières, ou encore, pendant les phases éruptives de l'accumulation, en intervenant directement dans la production en auxiliaire de la force de travail déjà en place. Véritable amas d'esclaves potentiels, de pauvres réels, de fantômes sociaux, les membres de cette fraction du prolétariat sont, selon la règle, chichement entretenus par l'Etat et la société civile en état d'inactivité forcée mais prêts, épisodiquement, à rejoindre au moindre coup de sifflet capitaliste les rangs du travail salarié, cela naturellement en faisant preuve d'une totale docilité et au moindre coût.

"La production constante et artificielle d'une surpopulation, qui n'est absorbée qu'aux périodes de prospérité fiévreuse, est une des conditions de production nécessaires pour l'industrie moderne."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 670. Editions Sociales)

Ainsi, les surnuméraires se révèlent très utiles au mpc à chaque instant de son cours, même si, au fil du cycle industriel, leur emplacement social et productif varie quelque peu; tels des papillons qui vivent durant une seule saison, ils attendent que l'horloge du capital marque "prospérité" pour enfin accéder à l'emploi, mais ensuite ils sont de nouveau attirés par le puissant aimant d'une accumulation moindre vers le camp du chômage qui rejette nombre d'entre eux dans l'abîme du crime et de l'auto-anéantissement. Cependant, en toutes circonstances, leur présence massive qui sature le marché du travail, fonctionne en élément modérateur du salaire moyen des travailleurs actifs. Poids lourd sur la

balance -truquée à l'origine- du capital et du travail, placé du côté du premier il maintient à son plus bas niveau le second. C'est l'outil de choix permettant l'ajustement conjoncturel instantané des rémunérations de la population au travail. Il est tout particulièrement efficace lors des périodes déprimées du cycle économique où se déploie pleinement le chantage au pain et à l'emploi. En effet, les ouvriers découvrent vraiment la réalité de la dévalorisation généralisée du capital non pas par la lecture des bilans en rouge des entreprises, par la disparition des profits, phénomènes qui leur sont parfaitement étrangers comme leur contraire, mais par l'urgence du danger d'être englués dans la masse des "superflus", ou d'être remplacés par des chômeurs qui seraient plus efficaces et/ou meilleur marché. La concurrence sur le marché du travail entre prolétaires est la cause fondamentale à la fois du caractère permanent de la fixation de la rémunération ouvrière moyenne plutôt autour de son palier "moral" ou historique que de son plafond et du tassement vertigineux des salaires dans les phases d'accumulation capitaliste difficile, non fluide. Accessoirement, elle est également au commencement de tous ses dérivés idéologiques discriminatoires de type raciste, xénophobe, sexiste ou autre.

"Les mouvements généraux du salaire sont en gros exclusivement régulés par les phases d'expansion et de contraction de l'armée industrielle de réserve, qui correspondent aux changements de périodes du cycle industriel. Ils ne sont donc pas déterminés par l'évolution de l'effectif absolu de la population ouvrière, mais par le rapport changeant selon lequel la classe ouvrière se divise en armée active et armée de réserve, par l'augmentation et la diminution du volume relatif de la surpopulation, par le degré où cette population est tantôt absorbée, tantôt de nouveau libérée."

(MARX. Le Capital. T. I. P.P.. 714-715. P.U.F.)

La détermination de l'élévation relative du salaire n'est donc pas le fait d'un nombre plus ou moins grand de prolétaires, ou bien de la pénurie de moyens de leur survie : la productivité atteinte par le travail social à l'époque du capitalisme a déjà balayé, à l'échelle historique, le problème crucial irréductible des sociétés précapitalistes de l'insuffisance chronique des biens de consommation relativement à la population existante; aujourd'hui la famine, la disette, les manques de marchandises pour la consommation des sans-réserve est un pur produit de la sur-production périodique généralisée de valeurs d'échange. Pareillement, la baisse des rémunérations des ouvriers, donc de la masse de

valeurs d'usage dont celles-ci sont l'expression monétaire, ne résulte pas d'un déséquilibre qui se situerait en amont des conditions sociales présentes de la production entre richesse disponible et population totale au détriment de la seconde; c'est le travail social soumis à la contrainte capitaliste de l'accumulation croissante de nouvelle valeur qui rend superflue une partie de la population ouvrière et qui, par la voie mécanique de la loi de la demande et de l'offre, réduit la "gourmandise" de ceux qui conservent l'emploi. Le mpc ne connaît pas la fatalité d'une puissance créatrice du travail absolument insuffisante à nourrir la totalité des bouches du genre humain; en revanche son propre rapport social de production réintroduit le hiatus entre l'homme et le produit de son activité laborieuse par le biais de la finalité déterminée qu'il recèle : la valorisation maximale de la valeur. La fixation du montant moyen du salaire ouvrier est directement issue de ce décalage social : elle en est la résultante essentielle.

"Le curriculum vitae caractéristique de l'industrie moderne, la forme d'un cycle décennal, interrompu par des légères fluctuations, des périodes de vivacité moyenne, des phases de presse productive, de crise et de stagnation, repose sur la constitution permanente, l'absorption plus ou moins grande et la reconstitution de l'armée industrielle de réserve ou surpopulation. De leur côté les aléas du cycle industriel se chargent du recrutement de cette surpopulation et deviennent un de ses agents de reproduction les plus énergiques."

(MARX. Le Capital. T. I. P. 709. P.U.F.)

Une fois démontré que la fabrication de la surpopulation relative est une donnée d'ordre social et pas naturel, il reste à identifier l'outil employé par le capital pour la créer; ce moyen est, une fois de plus, inscrit dans le déroulement de la vie du mpc. Et cet instrument, outre l'augmentation graduée de la force productive du travail qui lui fournit en quelque sorte le carburant, s'appelle crise et marasme économique. Par conséquent, si les moments déprimés du cycle industriel assurent le recrutement massif et l'expansion conjoncturelle des prolétaires surnuméraires paupérisés, la croissance progressive de cette armée, par-delà les fluctuations du marché du travail, dépend fondamentalement du développement de la puissance productive du travail emprisonné par la valeur-capital en mouvement. A l'horizon du capitalisme avancé cela se manifeste au sein du capital total par la prédominance, en valeur, de sa partie constante sur sa partie variable et, au plan du procès de production immédiat, par le caractère prévalent, en volume, du travail cristallisé sur le travail vivant, coulant. En regard de la dynamique de la valorisation on constate que, au bout de chaque rotation

complète du capital total, lorsqu'un capital additionnel donné aura donc été réalisé, la tendance à l'accroissement régulier à la fois de la composition en valeur du capital (rapport entre fractions constante et variable de celui-ci) et de la structure technique du procès de travail capitaliste (rapport entre travail cristallisé et travail vivant) s'affirme davantage.

"Plus la production est développée et plus grande sera la fraction de plus-value qui est transformée en capital constant, comparée à la plus-value qui est transformée en capital variable."

(MARX. Théories sur la plus-value. T II. P. 571. Editions Sociales)

"Le but de la production c'est, avec une masse de richesse donnée, de rendre le surproduit, ou la survaleur les plus grands possible. Ce but est atteint par une croissance du capital constant relativement plus rapide que celle du capital variable ou par la mise en oeuvre du plus grand capital constant possible avec le plus petit capital variable possible."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 676. Editions Sociales)

La hausse des deux compositions du capital, l'une qui mesure en valeur les fractions constante et variable, l'autre qui enregistre les volumes physiques proportionnés des conditions objectives et subjectives de la production, ne se fait pas au même rythme. Par l'effet de la productivité croissante du travail, la valeur unitaire des marchandises consommées productivement dans le procès de production immédiat décroît en correspondance, donc celle de la marchandise vendue sur le marché du travail par le prolétaire, la faculté générique créatrice de valeurs d'usage régresse aussi. A ce propos, le résultat spécifique du mouvement général c'est qu'une masse croissante de forces de travail peut être achetée avec la même quantité d'argent-capital, ou, dit autrement, un montant donné de capital variable peut se répartir sur une plus grande surface de travailleurs. Et encore : une quantité moindre d'argent-capital permet d'acquérir la puissance productive d'un nombre inchangé de salariés. Ainsi, la compression du salaire ouvrier déterminée -dans les phases poussives et catastrophiques du cycle industriel- par le gonflement de la population surnuméraire se superpose et s'ajoute à la dévalorisation "morale" historique -produit capitaliste (à l'instar de la formation et l'expansion numérique de la surpopulation relative) de la tendance spontanée au développement des forces productives de la société- de la marchandise force de

travail. La loi de la montée continue de la capacité productive du travail social coagulée à l'horizon du mpc dans la dynamique de l'augmentation de la composition en valeur du capital, s'exprime par un taux de diminution de la partie variable du capital total, relativement à la partie constante, plus élevé que son propre pourcentage de croissance. Cela signifie que le chiffre qui exprime la variation pourcentage du recul de la masse globale des salaires proportionnellement à la valeur-capital consacrée à l'acquisition des moyens de production est plus haut que celui qui manifeste le ratio de la progression de la valeur du capital variable qui précède sur celle qui la suit. Ainsi la masse salariale croît de plus en plus lentement et le capital constant de plus en plus rapidement.

"Cette diminution relative de sa composante variable (du capital total), accélérée par la croissance du capital global, et accélérée plus rapidement que sa propre croissance, se présente, d'un autre côté, inversement, sous l'apparence d'une croissance absolue de la population ouvrière toujours plus rapide que celle du capital variable, ou des moyens de mettre cette population au travail."

(MARX. Le Capital. T. I. P. 706. P.U.F.)

Cependant que le capital constant croît plus rapidement que le capital variable, la population ouvrière totale (nécessaire et superflue) augmente, en nombre, plus vite que le capital variable : d'où -à productivité du travail donnée, en faisant donc abstraction de la tendance à la dévalorisation perpétuelle de la marchandise force de travail- encore et toujours surpopulation relative supplémentaire. En procédant de la sorte on comprend mieux comment ce n'est pas l'insuffisance de capital, et en particulier de sa portion employée au rassemblement des moyens d'occupation, qui interdit la résorption du chômage, mais son excès, sa surabondance et notamment la pléthore spécifiquement capitaliste de moyens de production voués à économiser du travail nécessaire. A l'époque du mpc dominant, le capital remplace à vitesse de plus en plus soutenue les êtres humains au travail par des machines et des procédés techniques et organisationnels appropriés; la promesse, pourtant en partie tenue, de l'expansion de l'emploi salarié via la mise en mouvement comme capital du surcapital est toujours plus déçue : les nouvelles opportunités de recrutement dans la population nécessaire régressent corrélativement. Alors, la bourgeoisie, pour envelopper dans un épais écran de fumée ce phénomène objectif propre à son mode de production, prêche tout à la fois la baisse des salaires au strict minimum socialement acceptable, le contrôle des naissances, l'expulsion du marché visible, émergé, du travail de couches de

population ouvrière ("les femmes à la maison, les immigrés chez eux, les vieux à la retraite, les jeunes à l'école ou à l'armée..."), la réduction du temps de travail individuel accompagné par la diminution corrélée de la rémunération (travail à temps partiel, travail intermittent, travail intérimaire), etc. En vérité, aujourd'hui les forces productives de la société sont largement suffisantes pour procurer une place et une activité utile à chacun, de même qu'elles sont assez développées pour fournir à tout être humain valide un moyen de travail adapté. On peut même dire sans crainte d'erreur que celles-ci sont plus que suffisantes, historiquement elles débordent de tous côtés le mode de production qui domine actuellement; et, s'il y a bien un élément défaillant, non efficient au point de vue de l'homme générique, c'est le rapport social de production capitaliste avec le néfaste cortège de lois de son développement.

*

*

Manufacture, grande industrie et population

En suivant pas à pas le profond tracé marxiste classique, on est parvenu à déceler les lois permanentes de la population propres à toutes les sociétés divisées en classe et les lois permanentes de la population agissant tout au long de l'époque du mpc dominant. Il reste maintenant à découvrir les lois capitalistes de la population spécifiques à chacune des deux grandes phases historiques du mpc (manufacture, grande industrie moderne). Pour ce faire on a choisi de se référer à la critique scientifique de Marx-Engels des théories de la population en vogue en leur temps. Ces constructions sont d'autant plus intéressantes que, pour certaines, elles n'ont toujours pas été dépassées par les savants et les chercheurs en disciplines sociales bourgeoises actuels. A l'opposé on pourra constater comment M. John Barton, par exemple, économiste anglais distingué de la toute première période du XIX^{ème} siècle, devrait être perçu aujourd'hui comme un penseur audacieux de l'avant-garde scientifique, à l'heure même où, en revanche, déferle encore, déguisée, l'idéologie réactionnaire de l'odieux curé Robert Malthus⁶. Aussi, au détour du sujet énoncé de ce chapitre, les griefs formulés par Karl Marx à l'encontre de M. Barton seront bien utiles pour élucider de nombreux "débats" du présent et du futur, discussions invariablement animées par les adversaires de classe pour confondre le camp ouvrier. Pourquoi donc commencer par M. Barton? Parce que :

"Barton a incontestablement un grand mérite. A. Smith croit que la croissance de la demande de travail est directement proportionnelle à l'accumulation du capital, Malthus déduit la surpopulation de ce que le capital ne s'accumule pas (ne se produit pas à une échelle croissante) aussi vite que la population. Barton est le premier qui ait mis en évidence que les différents composants organiques du capital n'augmentent pas uniformément avec l'accumulation et le développement de la productivité mais, qu'au contraire, dans le procès de cette croissance, la part du capital qui se résout en salaire du travail diminue proportionnellement à la partie (il l'appelle le capital fixe) qui n'affecte la demande de travail que de manière insignifiante par rapport à sa

⁶Marx a pleinement discerné la "vulgarité foncière de sentiments" qui sous-tend le propos de Malthus, ce "calotin crieur de marché".

grandeur. Il établit donc le premier la proportion importante que voici : "que le nombre des ouvriers employés n'est pas proportionnel à la richesse de l'Etat", que cela est plus le cas dans un pays non développé industriellement que dans un pays industriellement développé. Ricardo, dans la troisième édition de ses Principes, chapitre XXXI, "on machinery" -après avoir, dans les premières éditions, marché tout à fait sur les traces de Smith, sur ce point- adopte la correction de Barton, à vrai dire dans la version unilatérale qu'en donne Barton! Le seul point où il va plus loin -et c'est important- est qu'il ne pose pas seulement comme Barton que la demande de travail ne croît pas proportionnellement au développement du machinisme, mais encore que c'est la machine elle-même qui rend la population surabondante, donc engendre la surpopulation... La faute ou la lacune de Barton consiste en ce qu'il ne conçoit la différenciation en compositions organiques que dans la forme sous laquelle elle apparaît dans le procès de circulation, comme capital fixe et capital circulant... Le rapport direct des différents composants du capital au travail vivant ne dépend pas, ne naît pas, des phénomènes du procès de circulation mais du procès de production immédiat; c'est le rapport entre capital variable et capital constant, dont la distribution n'est fondée que sur le rapport au travail vivant... Ramsay améliore la distinction de Barton, mais se situe toujours dans son mode de représentation... Il réduit en fait la distinction à celle de capital constant et de capital variable mais il continue à appeler fixe le capital constant... et circulant le capital variable."

(MARX. Théories sur la plus-value. T.II. P.P.. 692-695. Editions Sociales)

M. Barton parce qu'il réfute le postulat de l'économie politique classique, qui était pourtant son école de pensée, selon lequel il y aurait une croissance parallèle harmonieuse de la population totale et du capital. D'après un tel présumé il serait, par conséquent, question d'une progression spontanément du même ordre du nombre d'êtres humains et des moyens d'occupation capitalistes (aussi bien moyens de production que masse salariale).

"Ce qui est à l'arrière plan chez Ricardo et Barton : il est parti, à l'origine, du présumé que toute accumulation du capital = augmentation du capital variable, donc la demande de travail s'accroît directement, dans la proportion même où le capital s'accumule. Or, c'est faux, car avec l'accumulation du capital s'opère un changement dans sa composition organique et la partie

constante de celui-ci croît selon une progression plus rapide que la partie variable."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 672. Editions Sociales)

Il se pourrait même :

"... que le capital s'accumule et que la demande de travail baisse en valeur absolue ou relative."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 645. Editions Sociales)

Cette dernière éventualité est parfaitement compatible avec la loi permanente de la hausse graduelle de la composition en valeur du capital total (dite aussi composition organique) : c'est une variante particulièrement fréquente dans les moments du cycle industriel où se produit une diminution de la valorisation du capital et qui est d'une aussi grande portée que l'est le degré d'introduction massive de machines dans le procès de travail (cette dernière caractéristique qui appartient exclusivement à et définit l'époque de la grande industrie moderne). La supériorité de M. Barton sur ses contemporains est évidente : face à Malthus qui, en irréductible psalmiste de la propriété foncière, jure que le capitalisme -à l'instar des sociétés qui l'ont précédé- est frappé par la malédiction de la sous-production chronique (spécialement des marchandises comestibles) et qui, de ce fait, exhorte la population ouvrière à se reproduire aussi lentement que le capital afin d'écartier le danger du surnombre; face également à M. Smith et M. Ricardo qui, à l'opposé de Malthus, en éminents théoriciens de la bourgeoisie qu'ils ont été, manifestaient une confiance autant illimitée qu'aveugle dans les prérogatives émancipatrices innées du capitalisme à un point tel que, pour eux, il n'y aurait jamais d'accrocs d'une quelconque nature dans le rapport du couple population-capital. La critique décapante de M. Barton induira, par la suite, M. Ricardo et M. Ramsay à revoir à ce propos leurs croyances métaphysiques et les poussera à percevoir, quoique seulement au niveau superficiel de la circulation du capital, à la fois la proportion grandissante de surcapital investie en machines, en moyens de production nécessitant de moins en moins de travail vivant pour les faire fonctionner et, corrélativement, la diminution de la masse de capital variable proportionnellement au capital constant avancé. Néanmoins, tous, y compris M. Barton, ne feront pas l'économie du jugement matérialiste scientifique de Marx-Engels qui mettront dialectiquement l'accent, outre sur l'avancée théorique apportée par leur travail,

sur les limites qui pourtant y subsistent. Car ils se sont bornés à une compréhension des données de surface du mouvement de réalisation du capital, la circulation, sans atteindre le noyau du régime capitaliste, soit précisément son mode de production de nouvelle valeur. Ils ont su décrire la marginalisation croissante du capital variable au sein du capital total et celle, non moins influente, du travail vivant dans le procès de travail de front au développement du machinisme, mais ils sont restés en deçà de l'explication basée sur l'observation de la microphysique de l'exploitation -la consommation productive de la force de travail de l'homme-, de l'essence du processus de valorisation de la valeur-capital. Le dépassement d'une telle vision unilatérale aurait, bien sûr, contredit leur positionnement bourgeois, et engagé la découverte de la loi de la plus-value et de la théorie générale qui en est issue : le communisme scientifique, qui place toujours au centre de l'analyse le travail, la journée de travail, l'atelier et l'usine que le capital et ses exégètes tentent, par des pirouettes idéologiques multiformes, d'entourer d'une épaisse obscurité.

"Dès lors qu'on ne considère pas le temps de travail comme journée de travail de l'ouvrier singulier, mais comme journée de travail indéterminée d'un nombre indéterminé d'ouvriers, tout ce qui concerne la population entre ici en jeu; c'est pourquoi les théories fondamentales de la population sont contenues dans ce premier chapitre du capital au même titre que celles du profit, du prix, du crédit etc.."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 32. Editions Sociales)

Mais il n'en fut rien; M. Barton et consorts se sont contentés de voir que le travail nécessaire reculait inexorablement alors même que sa puissance productive en était la cause première et qu'elle s'élevait d'autant. Toutefois, le progrès significatif initié par M. Barton lui donnera le pouvoir de saisir un nombre non négligeable de faits du capitalisme relatifs à la dynamique de la population tout au long des deux époques du mpc dominant. Confronté de près à la situation concrète du pays capitaliste le plus développé de son temps, l'Angleterre, M. Barton saura extraire de ses examens certains éléments témoignant du changement d'époque du capitalisme (de la manufacture à la grande industrie mécanisée), événement cependant encore circonscrit à son pays. Marx réunit ces éléments en trois points :

"Premièrement : ce n'est pas l'augmentation du salaire du travail qui augmente par elle-même la population ouvrière, au contraire, une baisse du salaire du travail peut la faire augmenter très facilement et rapidement. Preuve : première moitié du XVIII^{ème} siècle, augmentation progressive du salaire, lent mouvement de la population, par contre, dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, forte baisse du salaire réel du travail, progrès rapide de la population ouvrière. Cause : ce n'est pas le taux insuffisant des salaires qui empêche les mariages mais la difficulté de trouver un emploi."

(MARX. Théories sur la plus-value. T II. P. 698. Editions Sociales)

En s'appuyant sur le double constat de la progression du salaire réel plus rapide que celle de la population (première moitié du XVIII^{ème} siècle) et de la baisse du salaire réel en ligne avec une forte croissance de la population ouvrière (seconde moitié du XVIII^{ème} siècle), M. Barton émet la réflexion qui suit : le moteur de l'avancée numérique de la classe ouvrière n'est pas la hausse des salaires -même pas celle des salaires réels- mais la mise à disposition par le capital de moyens d'occupation en quantité suffisante. C'est la demande de travail salarié qui détermine le mouvement pendulaire d'expansion / contraction du prolétariat. De plus, en présence simultanée d'une baisse -jusqu'à un certain niveau- des salaires réels et d'un déploiement supplémentaire de moyens d'emploi, d'une demande de travail accrue, on peut encore assister à une certaine croissance de la population ouvrière. La chute des rémunérations des ouvriers au travail peut accélérer la mise en service actif d'une portion des surnuméraires; les familles de prolétaires sont poussées à additionner davantage de salaires individuels pour garder inaltérées leurs conditions de reproduction; les capitalistes pourront ainsi répartir la même masse salariale globale sur une surface de travail vivant accrue : augmentation du surtravail social.

"Deuxièmement : or la facilité de trouver un emploi est en raison inverse du taux du salaire du travail. Car c'est en raison inverse du haut ou du bas salaire du travail que le capital se transforme en capital fixe ou circulant, c'est-à-dire en capital qui emploie du travail ou qui n'en emploie pas. Si le salaire est bas, la demande de travail est grande, car alors il est profitable pour l'employeur d'employer beaucoup de travail, et il peut en employer davantage avec le même capital circulant. Si le salaire est élevé, le manufacturier garde aussi peu de bras que possible et cherche à tout faire par des machines."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P .699. Editions Sociales)

Ce deuxième point se réfère déjà à la grande industrie moderne car le capital est en situation de pouvoir introduire massivement des nouvelles machines "économiques en travail vivant" au cas où ce dernier serait trop cher. Le capital total, du point de vue de la vitesse de sa rotation, de sa réalisation intégrale, se polarise en fixe (à rotation plus lente) et circulant (à rotation plus rapide) où, schématiquement, le premier représente la valeur de l'outil de travail et des infrastructures et le second celle des matières premières et intermédiaires et du travail nécessaire. Considéré comme une quantité donnée, les proportions internes du capital total se modifient en fonction directe de la valeur nécessaire de chacune de ses parties pour que la production ait lieu. Si le salaire (prix de marché du travail nécessaire) tend à augmenter démesurément, relativement à l'impératif de la valorisation maximale du capital, et que la technologie le permet, le capitaliste choisira de réduire la demande de travail vivant par l'introduction de machines ad hoc, et ce afin d'entraver la hausse des rémunérations ouvrières, donc de préserver, voire augmenter, la quantité de surtravail fournie par les travailleurs. Mais, pour ce faire, auparavant, le développement général de la force productive sociale doit avoir créé des conditions technologiques conformes à ce but, c'est-à-dire qu'il faut que le mpc soit rentré dans son époque mûre, celle du machinisme, de la grande industrie moderne mécanisée. C'est en effet exclusivement dans cette phase historique de son développement que le capital, par le truchement de l'énorme amoncellement de travail cristallisé en machines modernes, peut soumettre les prolétaires à une concurrence au sein de leur classe, permanente et sans cesse exacerbée. Lorsque la science appliquée à la production rend l'homme davantage superflu dans le procès de travail, le capitaliste peut imposer des termes d'échange de la marchandise force de travail qui lui sont plus favorables. L'ouvrier, pour ne pas être exclu de la population nécessaire doit se montrer "plus productif", soit moins cher -à quantités de marchandises fabriquées égales- que le moyen de production nouveau qui menace son poste de travail : en un mot on est autorisé à dire que, face aux nouvelles conditions technologiques, pour demeurer nécessaire à la production capitaliste, l'ouvrier est encore obligé de réduire d'autant le travail nécessaire à sa reproduction. Pour que la tendance irrésistible à la croissance de la composition organique du capital soit stoppée, il faut que la quantité de surtravail extorquée dans les anciennes conditions objectives de la production soit au moins de la même grandeur que celle qui serait appropriée par le capital dans les conditions objectives nouvelles. De plus, il faut, selon certaines circonstances générales du marché (circulation fluide du capital), que le temps de travail social moyen nécessaire à la fabrication d'une

marchandise donnée baisse, dans les anciennes conditions objectives de la production, au moins autant qu'il diminuerait si des nouvelles conditions objectives étaient introduites dans le procès de travail; cela aussi pour permettre au capital individuel, qui en premier, aurait démarré la modernisation des facteurs objectifs de la production, la réalisation, pendant un temps, d'éventuels extra-profits. Le travailleur doit, par conséquent, pour garder son emploi, non seulement accepter une réduction du travail nécessaire à la reconstitution de sa force productive, mais aussi, d'après le contexte ici décrit, il est obligé d'augmenter les cadences, la densité de son temps de travail.

"Troisièmement : l'accumulation du capital à elle seule n'élève que lentement la demande de travail, car toute augmentation de cette demande fait augmenter rapidement le [salaire du] travail, s'il est rare, et baisser le profit dix fois plus que n'augmente le travail. L'accumulation ne peut agir vite sur la demande de travail que si une grande augmentation de la population ouvrière a précédé l'accumulation, si donc le salaire du travail est à un taux très bas et que même une hausse de celui-ci le laisse bas, parce que la demande absorbe plus de bras inoccupés qu'elle n'entre en concurrence pour en débaucher qui sont pleinement occupés."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 699. Editions Sociales)

Ici M. Barton est suspendu entre les deux époques du mpc dominant : celle manufacturière et celle *pleinement développée* de la grande industrie. L'absence, persistante dans son travail, d'une notion claire de l'une et de l'autre fait cependant obstacle à une nette mise en perspective historique du couple de propositions qui contient ce troisième point. En effet, d'une part, il mentionne une situation où la balance du marché du travail pencherait du côté de la demande, où l'offre de travail serait raréfiée relativement à la demande capitaliste : ce cas est, pour autant qu'une telle détermination se maintienne durablement, celui de la manufacture. A cette époque le travail vivant est le facteur de production prépondérant, ainsi le salaire hâte son pas à une allure plus vive que la population. D'autre part, on a affaire à une surabondance préalable de l'offre de travail eu égard aux moyens d'occupation supplémentaires pourvus par le capital valorisé. Ce moment, toujours pour autant qu'il s'agit d'une caractéristique tendancielle "lourde" du marché du travail, est celui de la grande industrie, du capitalisme dans sa tension maximale à l'accumulation, basé sur la présence dans le procès de production immédiat de machines en grand nombre (machinisme).

En l'état, ce sont les facteurs objectifs de la production, les moyens de production, qui ont le dessus au sein du procès de travail et toute accumulation additionnelle de capital (surcapital) est susceptible de modifier encore plus à l'avantage de ceux-ci la composition technique de la production. De la sorte, la population ouvrière excède de façon permanente et en mesure grandissante les conditions objectives de production disponibles. Ceci non pas en raison d'une valorisation qui serait insuffisante, mais parce que, désormais, le degré atteint par la force productive du travail social joint à un niveau tellement élevé d'accumulation du capital, rendent superflu le travail vivant en des proportions croissantes. Si la confusion des époques du capitalisme dans laquelle est plongée la pensée de M. Barton ne lui obstrue pas la vue au point d'ignorer les faits du mpc, toutefois, et là le jugement de Karl Marx est sans appel, on est encore loin de la compréhension du mouvement du capital et de ses lois propres.

"Tout cela est exact, cum grano salis [avec des précautions] pour la production capitaliste pleinement développée. Mais cela n'explique pas son développement lui-même. Et c'est pourquoi la preuve historique fournie par Barton contredit ce qu'il veut prouver."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 699. Editions Sociales)

Il convient de garder en mémoire que M. Barton s'efforce de démontrer la thèse selon laquelle il y a une juste combinaison possible de l'offre et de la demande de travail vivant à la condition que les salaires soient modérés et compressibles en raison directe du rétrécissement relatif ou absolu de la demande de force de travail. Une telle position n'est pas nouvelle : elle rappelle quelque part les recettes miraculeuses du curé Malthus quoique ce dernier les ait connectées à la pénurie chronique de valeurs d'usage d'origine agricole à son tour provoquée par la faible productivité naturelle de la terre. En termes de solutions proposées pour résorber la surpopulation relative on peut néanmoins relever que, si M. Barton et Malthus se retrouvent unis dans le combat pour la dégradation de la situation de la classe ouvrière, il subsiste une différence entre eux quant au point d'attaque : le premier considère que le capital peut nourrir les générations actuelles et futures de salariés si chaque travailleur accepte de tempérer ses exigences salariales, le second ne pense pas que le capitalisme puisse dépasser les limites naturelles de la fertilité du sol, par conséquent, il suggère de freiner l'extension numérique du prolétariat en encourageant l'auto-contrôle des naissances. Le raisonnement de Malthus est cohérent et erroné de fond en comble

tandis que M. Barton élabore des procédés contradictoires à partir d'un constat conforme à la réalité du fonctionnement du mpc. La contradiction réside à la fois dans l'acceptation a-critique du capitalisme comme horizon définitif de l'homme, comme mode de développement générique des forces productives de la société, donc comme cadre ultime de la dynamique démographique de l'espèce humaine et dans la juxtaposition arbitraire des lois de la population des deux époques distinctes du capitalisme. Et c'est de nouveau au plan expérimental que la défaillance se creuse parce que dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, en Angleterre, on a observé tour à tour la baisse du salaire réel du travail et l'augmentation continue de la population ouvrière surnuméraire. Alors, de deux choses l'une : ou bien on est forcé d'affirmer que la réduction des rémunérations ouvrières a été trop contenue -affirmation manifestement fausse car le prix de marché de la marchandise force de travail chute à ce moment à son plus bas historique, en deçà duquel toute reproduction de sa capacité productive et toute croissance numérique du prolétariat aurait été impossible; ou bien on doit reconnaître la thèse que Marx-Engels émettront plus tard d'après laquelle, durant la période de la grande industrie et du machinisme, s'affirment simultanément les deux tendances à la baisse du taux du salaire et à la hausse de la surpopulation ouvrière. A ce propos une précision d'importance s'impose : la baisse du taux des salaires, ou baisse du salaire réel, est une constante propre au capitalisme pleinement développé au vu de son mouvement historique catastrophique. Toutefois, dans les moments du cycle industriel d'activité fébrile et/ou dans les périodes longues (plusieurs cycles économiques ayant en commun un certain taux d'accumulation) à taux d'accumulation élevé -pendant et après des guerres de forte intensité, par exemple-, le salaire réel peut transitoirement augmenter du fait du recul temporaire massif de la population surnuméraire; dans un tel contexte, effectivement, la concurrence entre prolétaires sur le marché du travail s'atténue car la demande capitaliste tend à déborder l'offre de bras. Ou encore, si on enregistre un progrès notable dans la productivité du travail social voué à la fabrication des marchandises rentrant dans la consommation improductive de la population ouvrière, et à la condition que le salaire nominal demeure au moins à un niveau égal à celui du passé (stabilité provisoire du degré de concurrence entre ouvriers), son pouvoir d'achat pourra progresser en correspondance de la baisse de la valeur et du prix de marché de ces marchandises. Mais ces deux conjonctures particulières sont à ranger dans la famille des incidents du mpc, des parenthèses qui, aussi longtemps qu'elles demeurent ouvertes, se referment toujours à un moment donné. Tôt ou tard, les orientations principales du capitalisme reprennent le dessus et ces exceptions sont enfin reconnues comme

telles. Karl Marx, en tenant énergiquement le fil de la critique de la démonstration de M. Barton, parvient à mettre de l'ordre séquentiel dans les innombrables faits véridiques alignés de façon chaotique par ce dernier :

"Dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle, hausse progressive du salaire du travail, lente croissance de la population et pas de machinisme, également peu de capital fixe relativement à la seconde moitié... dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle, pas encore de grande industrie, mais manufacture fondée sur la division du travail. Le principal composant du capital restait celui qui était dépensé en capital variable, en salaire du travail. Cependant la force productive du travail se développait lentement par rapport à la deuxième moitié. L'accumulation du capital s'accompagnait d'une croissance presque proportionnelle de la demande de travail, donc du salaire du travail. L'Angleterre était encore pour l'essentiel une nation agricole et elle continuait à avoir une industrie domestique (filature et tissage) très étendue et pratiquée par la population agricole (industrie qui se développait même encore). Un prolétariat qui n'avait fait que proliférer ne pouvait pas encore naître, pas plus qu'il n'existait guère d'industriels millionnaires."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P.P.. 699-700 Editions Sociales)

Au cours de la période manufacturière le travail vivant constitue donc l'élément central du procès de production immédiat. Cependant, ce propos ne doit pas céder la place à l'interprétation moderniste selon laquelle, après la phase de la manufacture, le travail vivant serait marginalisé voir éliminé de la valorisation; le travail productif de l'homme demeure, tout au long du capitalisme, l'unique source de nouvelle valeur même si, du point de vue de l'utilisation concrète des facteurs de production, la proportion de celui-ci avec le travail cristallisé lui est de plus en plus défavorable. Avec la manufacture la prépondérance, au sein du capital total avancé, du capital variable sur le capital constant traduit en valeur la centralité dans le procès de travail du travail vivant par rapport au travail cristallisé. Cette donne déterminait à son tour le fait que, toute augmentation de la valorisation dépendait d'une croissance correspondante du travail vivant employé, donc du capital variable avancé. De la sorte la demande accrue de travail levait autant de pression concurrentielle entre prolétaires sur le marché des bras et favorisait la réévaluation des salaires. Ainsi, quand l'accumulation supplémentaire du capital est soumise à la condition d'une progression corrélée du nombre de forces de travail appliquées, le salaire ouvrier augmente à peu près dans les mêmes

proportions. La phase manufacturière se distingue également par un taux de prolétarisation relativement peu élevé; les modes précapitalistes de production de marchandises conservent, particulièrement au début de la première époque du capitalisme, des positions concurrentielles pour leurs produits; par conséquent, les producteurs libres ou semi libres qui en sont les acteurs ne sont pas intensément poussés -par le mouvement spontané de sélection du marché- dans les rangs des sans réserve, à la merci du capital industriel. Par ailleurs, comme on l'a montré, l'augmentation du salaire réel n'est pas en soi un moteur de la progression des naissances et des mariages dans la classe ouvrière. Voilà autant de raisons qui expliquent à la fois les importantes limites qui endiguent la prolétarisation d'une partie de la société et la lenteur de l'expansion naturelle des ouvriers durant l'époque manufacturière. Ici on a affaire à une surpopulation relative de petites dimensions et à une concurrence entre prolétaires sur le marché du travail modérée. Le capital lui-même en sort affaibli car l'indisponibilité en quantités suffisantes de main d'oeuvre nouvelle constitue un obstacle de taille à toute valorisation supplémentaire; seule, à cette fin, lui restait l'arme de la prolongation de la journée de travail, mais dont l'emploi acharné de la part des capitalistes assoiffés de profit montrait vite ses indépassables bornes naturelles et morales.

"La croissance de la population constitue ici la limite mathématique à la production de la survaleur par le capital social global. Inversement. Pour une grandeur donnée de la population, cette limite est constituée par la possibilité d'allongement de la journée de travail. Nous verrons dans le chapitre suivant que cette loi n'est valable que pour la forme de survaleur traitée jusqu'à présent (survaleur ou plus-value absolue N.D.R.)."

(MARX. Le Capital. T. I. P. 344. P.U.F.)

La bataille du capital industriel pour la victoire pleine et définitive sur les modes de production précapitalistes coïncidera ainsi avec, d'une part, la réalisation de la prolétarisation de masses importantes de la population et, d'autre part, avec sa tension permanente à l'émancipation du conditionnement du travail vivant au sein du procès de production immédiat. La croissance des forces productives de la société sous contrainte capitaliste agira en accoucheur de l'une et de l'autre. Comment? A la fois en jetant dans la misère des pans entiers de producteurs indépendants dont les marchandises ne sont plus compétitives avec celles fabriquées dans les usines capitalistes, et en s'incarnant en moyens de production dont le fonctionnement est économe en main d'oeuvre salariée

nécessaire. Par le machinisme (présence massive prépondérante de machines au milieu du procès de travail) le capital se dote de l'architecture productive de l'âge adulte; la grande industrie moderne mécanisée en est sa cellule élémentaire et sa forme productive simple accomplie. A ce stade ultime de sa domination sur la société, le capital secrète une nouvelle loi de la population qui rend caduque et dépassée celle qui appartenait exclusivement à la période manufacturière.

"Les lois qui correspondent à la grande industrie ne sont pas identiques à celles qui correspondent à la manufacture. (En Angleterre, entre la première et la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle,) il apparaît qu'un changement du mode de production dans son ensemble a eu lieu en ce moment."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. III. P. 700. Editions Sociales)

Et voici, finalement, la loi de la population propre au mode de production spécifiquement capitaliste :

"Dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, au contraire, baisse constante du salaire du travail, croissance étonnante de la population -et machinisme. Mais c'est justement le machinisme qui, d'une part rendait la population existante surnuméraire et ainsi faisait baisser le salaire du travail, d'autre part, en raison du développement rapide du marché mondial, l'absorbait de nouveau, tandis que, d'un autre côté, il accélérât extraordinairement l'accumulation du capital et augmentait le capital variable, quant à sa masse, bien que celui-ci diminuât relativement à la valeur globale du produit, aussi bien qu'à la masse des ouvriers qu'il occupait... Le capital variable dominait, relativement, dans la première moitié du XVIII^{ème} siècle, le capital fixe dans la deuxième; or, pour ce dernier, il faut une grande masse de matériel humain. Il faut que son introduction en grand ait été précédée par un accroissement de la population."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 699. Editions Sociales)

Avec le machinisme la cadence presque identique de croissance du capital total, de sa partie variable et de la demande de travail est définitivement cassée. Maintenant le capital total gravite de nouveaux et très hauts sommets à un taux de progression de l'accumulation qui ralentit, alors même que le taux de plus-value (ou d'exploitation) -expression capitaliste par excellence de l'envol de la productivité du travail social- atteint des cimes jamais touchées auparavant. Pour

sa part le capital variable croît plus lentement en valeur absolue; la demande de travail, suivant globalement le cours au ralenti du capital variable, connaît cependant, une vitesse d'expansion plus rapide relativement à celui-ci : cela à cause de l'évolution des coûts de reproduction de la force de travail à la baisse et de la concurrence croissante sur le marché de la main d'oeuvre, entre prolétaires. La demande de travail croîtra donc à une plus vive allure que la fraction du capital total qui lui est consacrée et les deux progresseront moins que le capital constant et encore moins que la masse des facteurs objectifs de la production, et ce, car ils sont, à leur tour, fabriqués en des temps sociaux moyens de production décroissants, du fait de la puissance productive grandissante de la société. Ainsi le pourcentage de développement de la demande de travail se situe entre celui du capital constant et celui du capital variable : moins prompt que le taux correspondant du capital constant et plus soutenu de celui du capital variable. Le travail nécessaire, dans sa forme-valeur et dans son prix de marché (salaire), constitue une portion toujours plus congrue relativement à la forme-valeur des moyens objectifs de la production et aussi -en une proportion tout de même supérieure- aux quantités de travailleurs indispensables à la production de marchandises. Nous disions donc que, par le machinisme, le capital parvenait, en bonne partie, à s'émanciper de l'encombrant conditionnement représenté par le travail vivant nécessaire et par sa valeur-capital, la masse salariale. A mesure de la stabilisation et de l'extension d'une population superflue, relativement à la valorisation, la force et la domination du capital sur la société deviennent plus grandes et s'approfondissent; la machine moderne ouvre la voie à l'une et à l'autre: elle en est, en un temps, la cause objective apparente et la concrétisation suprême.

"Le machinisme crée constamment une surpopulation relative, une armée de réserve d'ouvriers, ce qui augmente considérablement la puissance du capital."

(MARX. Théories sur la plus-value. T. II. P. 663. Editions Sociales)

"Donc ici, le mode de travail déterminé apparaît directement transposé de l'ouvrier au capital sous la forme de la machine, et la puissance de travail de l'ouvrier apparaît dévalorisée par cette transposition. D'où la lutte de l'ouvrier contre les machines."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 192. Editions Sociales)

La production de surcapital est encore le fait exclusif de la classe ouvrière occupée et son extension supplémentaire appelle toujours, à partir d'un seuil

technologique donné, une mise au travail de nouvelle main-d'oeuvre, mais en proportion moindre que précédemment, lorsque l'apport des machines modernes dans le procès de production immédiat était moins important ou presque nul (manufacture). Le travail vivant, en comparant des quantités égales de moments successifs, perd de la valeur en fonction directe de l'augmentation de sa capacité créatrice de nouvelle valeur, et notamment de nouvelle valeur s'incarnant en des marchandises qui occupent une place dans la consommation improductive des prolétaires. Le prix de la force de travail (salaire), soumis à davantage de pression sur son propre marché (plus grande surpopulation relative), oscillera moins vers le haut, se tassera plus longtemps et même tendra fréquemment à descendre en dessous de sa valeur moyenne. Ainsi, le développement numérique de la population demeure la condition de l'existence, de l'affirmation et de l'épanouissement de la grande industrie moderne mécanisée, mais en des circonstances et surtout avec des proportions internes entre ses fractions respectives, bien différentes que celles de l'époque manufacturière. En effet, la manufacture, caractérisée par la prédominance de l'extorsion de la plus-value absolue, ne connaît l'existence que d'une petite portion surnuméraire de la population ouvrière totale, alors qu'à l'heure de la grande industrie, dont le signe distinctif est constitué par la centralité de l'extorsion de la plus-value relative, on a affaire à une surpopulation ouvrière de dimensions toujours plus étendues.

"La première forme (d'exploitation, celle du surtravail absolu N.D.R.) à l'évidence ne permet qu'une petite proportion de population non laborieuse par rapport à la population laborieuse. La deuxième forme (d'exploitation, celle du surtravail relatif N.D.R.), étant donné qu'avec elle la quotité de travail vivant requis augmente plus lentement que la quotité de capital employé, permet une plus grande proportion de population non laborieuse par rapport à la population laborieuse."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 263. Editions Sociales)

La manufacture entretient une relation avec la masse de la population nécessaire plus étroite que la grande industrie car la productivité du travail social y est moins développée. La grande industrie, en revanche, par le machinisme (niveau de cristallisation de la productivité du travail social spécifique à la grande industrie moderne), se découvre relativement moins sensible que la manufacture à l'impératif, pourtant persistant, de l'extension de la population ouvrière nécessaire, mais, d'un autre côté, elle poursuit, avec davantage de détermination et de

moyens pour que celui-ci se réalise, l'objectif de la croissance de la population tout court. Et ce car c'est la population dans son ensemble qui possède la faculté de sécréter science, technologie, savoirs divers : autant de disciplines de la connaissance qui contribuent, par l'importation de certaines de leurs conclusions dans le procès de production immédiat, à l'invention et à la fabrication -en nombre suffisant et en temps avantageux- de machines modernes qui rendent encore plus productif le travail vivant, donc toujours plus superflue une fraction de ce dernier.

"Mais le développement de la science, cette richesse à la fois idéelle et pratique, n'est qu'un côté, qu'une forme sous laquelle apparaît le développement des forces productives humaines, c'est-à-dire de la richesse... (la science est) la forme la plus fiable de la richesse, à la fois son produit et son producteur."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 33. Editions Sociales)

A noter en passant, à cet égard, la contradiction parfaitement artificielle, l'opposition irréductible, entretenue par le mpc entre la force productive humaine (ou de la société) et la force productive du travail nécessaire : il apparaît par là que la première soit indépendante de la seconde et que la deuxième ne soit tout simplement pas. Comme si la société du capital pouvait tout et le travail de l'ouvrier rien, l'une étant réellement productive et l'autre n'étant qu'un accessoire de plus en plus inutile de machines conçues par le cerveau social capitaliste. En réalité, la puissance créatrice du travail nécessaire crée les conditions du développement de la force productive de la société tout court, fabrique la richesse susceptible de pousser en avant sa forme cruciale particulière : la science -celle-ci effectivement sécrétée par tous les pores du corps social. Il apparaît évident que, à mesure de la marginalisation et de la perte, à la fois, d'influence, d'autonomie et de professionnalisme ("manualisation" puis mécanisation poussée du travail ouvrier) du travail vivant au sein du processus concret de production, la science et surtout la technologie sont de moins en moins le fait des ouvriers; elles progressent davantage, voire exclusivement, par la recherche opérée par des travailleurs intellectuels salariés concentrés en organes et institutions situées hors du circuit direct de la production, quoiqu' en liaison permanente et étroitement coordonnées à celui-ci. C'est ce phénomène complexe précis qui prête corps à la susdite mystification, expression banalisée de l'antagonisme, présent dans toutes les sociétés divisées en classes, entre travail manuel et travail intellectuel. Reprenons maintenant le fil principal de la démonstration.

"Mais ce qui est indispensable pour toutes les formes de surtravail (absolu et relatif N.D.R.) c'est la croissance de la population; de la population ouvrière pour la première forme (surtravail absolu), de la population tout court pour la seconde (surtravail relatif), puisqu'elle exige le développement de la science etc. Mais c'est la population qui apparaît ici comme source fondamentale de la richesse."

(MARX. Grundrisse. T. II. P. 259. Editions Sociales)

Le capitalisme dans sa maturité -grande industrie moderne- dépend désormais étroitement des procédés d'extorsion de la plus-value relative, de l'accroissement de l'intensité du travail, par conséquent, la science y occupe une place de choix, beaucoup plus importante que lors de la phase manufacturière. Toute la population est appelée à la tâche indiquée : soit oeuvrer, étudier, concevoir des méthodes et des moyens de production qui auraient la faculté de rétrécir la nécessité du travail ouvrier, et -à un degré historique suffisant du développement de la force productive du travail social c'est-à-dire fondamentalement à l'époque de la grande industrie -la science et la technologie accumulées sont en fonction directe de la quantité de population totale existante. Ainsi, la société et la croissance numérique de ses effectifs se retrouvent opposées au travail nécessaire; l'ensemble de ses énergies sont mobilisées de telle sorte que le résultat est l'augmentation des bataillons de prolétaires surnuméraires. Cette forme particulière de la richesse sociale, de surcroît, sa forme par excellence, qu'est la science, c'est le mobile apparent brandi par le capital pour parvenir à la constitution, au maintien et au gonflement de l'armée industrielle de réserve de forces ouvrières de travail. Parmi les résultats du machinisme, en conséquence du développement scientifique et technique de la formation sociale capitaliste, outre la surpopulation relative et en tant que l'un de ses aspects centraux, il faut compter l'accélération du dépérissement "moral", du dépassement plus rapide qu'auparavant du caractère d'utilité, d'aptitude à la production, de couches croissantes de la main d'oeuvre salariée.

"De plus, la consommation de la force de travail par le capital est tellement rapide que les travailleurs d'âge moyen sont des gens qui ont déjà la plupart du temps survécu à eux-mêmes. Ils vont grossir les rangs des surnuméraires ou sont contraints de descendre l'échelle d'un échelon... Dans ces conditions, la croissance absolue de cette fraction du prolétariat requiert une forme telle que

*ses effectifs puissent grossir bien que ses éléments s'usent rapidement.
Réponse : relève rapide des générations ouvrières."*

(MARX. Le Capital. T. I. P. 720. P.U.F.)

L'emploi massif de machines modernes dans le procès de travail, induit aussi une consommation productive de la valeur d'usage- force de travail plus concentrée dans le temps et l'use davantage, la rend précocement obsolète, inadaptée aux nouvelles conditions objectives de la production. L'homme au travail engage une course incessante avec les moyens de production, dont les langages techniques sont de plus en plus nombreux et complexes, les critères de manipulation exigent une attention et une adresse accrues, et leur vitesse de fonctionnement interne potentielle dépasse toujours plus celle de l'action humaine. En face d'une activité du travailleur qui se mécanise sans relâche et dont la répétitivité est la règle, l'ouvrier doit faire preuve, lui, d'une souplesse sans égal, d'une célérité opérationnelle et d'une promptitude de réaction et d'adaptation infiniment supérieures. Certes, au gré du progrès technologique, l'effort physique nécessaire recule progressivement, les anciennes maladies professionnelles disparaissent peu à peu avec les métiers qui les généraient, l'environnement de travail est apparemment moins sale, moins bruyant, moins sombre etc. mais, malgré tout cela, les nouvelles conditions concrètes de l'exploitation ont créé d'autres maladies, d'autres contraintes, d'autres caractéristiques du travail salarié nuisibles à l'ouvrier, et ont pris -souvent avantageusement- la place des anciennes. Par exemple, à l'épuisement physique se substitue une forte tension nerveuse du travailleur due au niveau élevé d'éveil exigé par les circuits fonctionnels et les cadences -machine; la difficulté d'acquérir une dextérité suffisante de manipulation des anciens instruments de travail manuel est remplacée par celle de connaître, saisir et "communiquer" avec des codes techniques- à fort degré d'abstraction -qui sont à la base de la conception, de la description et de l'impulsion du mouvement des nouveaux outils automatisés de production; le bruit, la fumée et la chaleur des anciennes forges sont aujourd'hui, dans les citadelles du mpc, l'affaire du passé, mais les effets agressifs de la lumière des écrans d'ordinateur ou des installations de climatisation, les effluves gazeux invisibles des usines chimiques, ou encore l'insupportable grondement des villes et des chaînes de fabrication sont bel et bien là : ils dessinent l'environnement de la vie des prolétaires, ce sont autant de flèches plantées par le capitalisme au coeur de la condition ouvrière actuelle. Pour l'ensemble de ces raisons et pour les autres succinctement décrites plus haut, le capital dans sa pleine maturité brûle

les énergies des travailleurs salariés à un rythme et en des masses auparavant inconcevables, la puissance professionnelle de l'ouvrier qualifié de la manufacture, dépassant de loin son importance numérique, s'est entièrement dissoute, alors même que la domination du mpc atteint le zénith. Le prolétariat, jusqu'au plus profond du procès de travail, est désormais complètement soumis au capital et son "indépendance" professionnelle est au plus bas historique. Toute situation particulière de l'ouvrier se révèle parfaitement réversible, et plutôt dans le sens du pire; celui qui était qualifié ne le sera plus aujourd'hui ou demain, celui qui était nécessaire à la production se voit brusquement renvoyé parmi les surnuméraires chroniques, celui qui pouvait prétendre à une occupation salariée stable rejoint les rangs des éternels intérimaires, à temps partiel, intermittents et autres travailleurs "flexibles", celui qui habite ici et qui perd cinq minutes pour aller à l'usine doit se résigner à partir loin et à des temps de transport journaliers multipliés par dix, et ainsi de suite... La mobilité ouvrière s'étend démesurément dans tous les sens et directions possibles; les générations prolétariennes dites sacrifiées côté emploi sont, dans un pourtour temporel donné, de plus en plus nombreuses; la relève de main d'oeuvre fraîche doit suivre toujours plus tôt; nombre de travailleurs sont expulsés précocement de la population nécessaire car la valeur d'usage de leur force de travail a soudainement diminué pour cause de modernisation de l'appareil productif; l'homme est astreint à consacrer une période nettement plus longue de sa vie à "apprendre" les nouvelles technologies, les nouveaux procédés, les nouveaux langages et manipulations de l'industrie moderne, sans, par ce fait, acquérir une quelconque garantie d'emploi et de salaire stables et décents. Voilà autant de dures réalités de la situation présente de la classe ouvrière, valables partout dans les pays centraux du mpc. La "question immigrée", pour autant qu'elle recouvre un aspect spécifique de la condition de la partie exploitée de la société, est intégralement inscrite dans ce cadre précis du rapport général population /mpc.

*

*

*

